

point de prendre une résolution très grave, et c'est un moment où l'humeur des jeunes personnes est livrée aux crises folles.

Je m'inclinai sans répondre.

—Vous êtes maintenant, reprit Mme Laroque, un ami de la famille ; à ce titre, je vous serai obligé de me dire ce que vous pensez de M. de Bévallan ?

—M. de Bévallan, madame, a, je crois, une très belle fortune, —Un peu inférieure à la vôtre, —mais très belle néanmoins, cent cinquante mille francs de rentes environ.

—Oui ; mais comment jugez-vous sa personne, son caractère ?

—Madame, M. de Bévallan est ce qu'on nomme un très beau cavalier. Il ne manque pas d'esprit ; il passe pour un galant homme.

—Mais croyez-vous qu'il rende ma fille heureuse ?

—Je ne crois pas qu'il la rende malheureuse. Ce n'est pas une âme méchante.

—Que voulez-vous que je fasse, mon Dieu ? Il ne me plaît pas absolument... mais il est le seul qui ne déplaît pas absolument à Marguerite... et puis il y a si peu d'hommes qui aient cent mille francs de rentes. Vous comprenez que ma fille, dans sa position, n'a pas manqué de prétendants... Depuis deux ou trois ans, nous en sommes littéralement assiégés... Eh bien ! il faut en finir... Moi, je suis malade... je puis m'en aller d'un jour à l'autre... Ma fille resterait sans protection... Puisque voilà un mariage où toutes les convenances se rencontrent, et que le monde approuvera certainement, je serais coupable de ne pas m'y prêter. On m'accuse déjà de souffler à ma fille des idées romanesques ;... la vérité est que je ne lui souffle rien. Elle a une tête parfaitement à elle. Enfin qu'est-ce que vous me conseillez ?

—Voulez-vous me permettre de vous demander quelle est l'opinion de Mlle de Porhoët ? C'est une personne pleine de jugement et d'expérience, et qui de plus vous est entièrement dévouée.

—Eh ! si j'en croyais Mlle de Porhoët, j'enverrais M. de Bévallan très loin... Mais elle en parle bien à son aise, Mlle de Porhoët... Quand il sera parti, ce n'est pas elle qui épousera ma fille !

—Mon Dieu, madame, au point de vue de la fortune, M. de Bévallan est certainement un parti rare, il ne faut pas vous le dissimuler, —et si vous tenez rigoureusement à cent mille livres de rentes ?...

—Mais je ne tiens pas plus à cent mille livres de rentes qu'à cent sous, mon cher monsieur. Seulement il ne s'agit pas de moi, il s'agit de ma fille... Eh bien ! je ne peux pas la donner à un maçon, n'est-ce pas ? Moi, j'aurais assez aimé à être la femme d'un maçon ; mais ce qui aurait fait mon bonheur ne ferait peut-être pas celui de ma fille. Je dois en la mariant consulter les idées généralement reçues, non les miennes.

—Eh bien ! madame, si ce mariage vous convient, et s'il convient pareillement à mademoiselle votre fille...

—Mais non... il ne me convient pas... et il ne convient pas davantage à ma fille... C'est un mariage... mon Dieu ! c'est un mariage de convenance, voilà tout !

—Dois-je comprendre qu'il est tout à fait arrêté ?

—Non, puisque je vous demande conseil. S'il l'était, ma fille serait plus tranquille... Ce sont ses hésitations qui la bouleversent, et puis...

Mme Laroque se plongea dans l'ombre du petit dôme qui surmonte son fauteuil, et ajouta : —Avez-vous quelque idée de ce qui se passe dans cette malheureuse tête ?

—Aucune, madame

Son regard étincelant se fixa sur moi pendant un moment. Elle poussa un soupir profond, et me dit d'un ton doux et triste : —Allez, monsieur... je ne vous retiens plus.

La confiance dont je venais d'être honoré m'avait causé peu de surprise. Depuis quelque temps, il était visible que Mlle Marguerite consacrait à M. de Bévallan tout ce qu'elle pouvait garder encore de sympathie pour l'humanité. Ces témoignages toutefois portaient plutôt la marque d'une préférence amicale que celle d'une tendresse passionnée. Il faut dire au reste que cette préférence s'explique. M. de Bévallan, que je n'ai jamais aimé et dont j'ai, malgré moi, dans ces pages, présenté la caricature plutôt que le portrait, réunit le plus grand nombre des qualités et des défauts qui enlèvent habituellement le suffrage des femmes. La modestie lui manque absolument ; mais c'est à merveille, car les femmes ne l'aiment pas. Il a cette assurance spirituelle, railleuse et tranquille, que rien n'intimide, qui intimide facilement, et qui garantit partout à celui qui en est doué une sorte de domination et une apparence de supériorité. Sa taille élevée, ses grands traits, son adresse aux exercices physiques, sa renommée de coureur et de chasseur, lui prêtent une autorité virile qui impose au sexe timide. Il a enfin dans les yeux un esprit d'audace, d'entreprise et de conquête, que ses mœurs ne démentent point, qui trouble les femmes et remue dans leurs âmes de secrètes ardeurs. Il est juste d'ajouter que de tels avantages n'ont en général toute leur prise que sur les cœurs vulgaires ; mais le cœur de Mlle Marguerite, que j'avais été tenté d'abord, comme il arrive toujours, d'élever au niveau de sa beauté, semblait faire étalage, depuis quelque temps, de sentiments d'un ordre très-médiocre, et je la croyais très-capable de subir, sans résistance comme sans enthousiasme, avec la froideur passive d'une imagination inerte, le charme de ce vainqueur banal et le joug subséquent d'un mariage convenable.

De tout cela il fallait bien prendre mon parti, et je le prenais plus facilement que je ne l'aurais cru possible un mois plus tôt, car j'avais employé tout mon courage à combattre les premières tentations d'un amour que le bon sens et l'honneur réprouvaient également, et celle même qui, sans le savoir, m'imposait ce combat, sans le savoir aussi m'y avait aidé puissamment. Si elle n'avait pu me cacher sa beauté, elle m'avait dévoilé son âme, et la mienne s'était à demi refermée. Faible malheur sans doute pour la jeune millionnaire, mais bonheur véritable pour moi !

Cependant je fis un voyage à Paris, où m'appelaient les intérêts de Mme Laroque et les miens. Je revins il y a deux jours, et comme j'arrivais au château, on me dit que le vieux M. Laroque me demandait avec insistance depuis le matin. Je me rendis à la hâte dans son appartement. Dès qu'il m'aperçut, un pâle sourire effleura ses joues flétries ; il arrêta sur moi un regard où je crus lire une expression de joie maligne et de secret triomphe, puis il me dit de sa voix sourde et caverneuse :

—Monsieur ! monsieur de Saint-Cast est mort !

Cette nouvelle, que le singulier vieillard avait tenu à m'apprendre lui-même, était exacte. Dans la nuit précédente, le pauvre général de Saint-Cast avait été frappé d'une attaque d'apoplexie, et une heure plus tard il était enlevé à l'existence opulente et délicieuse qu'il devait à Mme de Saint-Cast. Aussitôt l'événement connu au château, Mme Aubry s'était fait transporter dare dare chez son amie, et ces deux compagnonnes, nous dit le docteur